



LA LIBERTÉ POUR J. PAUL SARTRE: MALÉDICTION ET GRANDEUR

María Teresa Labarías Albacar

RESUMEN

Este trabajo quisiera entregar un enfoque de la concepción sartriana de la libertad, que, si bien perpetúa la tradición rupturista de principios de siglo, reniega de su lirismo, dotando esa libertad de eficacia creadora. El arraigo de la libertad en lo cotidiano y efímero lo vive el hombre como una maldición que, al mismo tiempo, es fuente de grandeza. La libertad para Sartre supone inventar cada vez la solución que la situación requiere. Es pues una libertad optimista y solidaria, fundada en la capacidad del hombre para asumirse, y asumir la humanidad, cada vez que ejecuta un acto auténticamente libre.

JEAN-PAUL SARTRE entre à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 1925. Il a dix neuf ans. C'est-à-dire que l'époque décisive où s'est formée sa pensée et où se sont constituées ses options fondamentales est celle qu'Albert THIBAUDET a appelée l'époque du dégagement, celle de la première après-guerre.

C'est l'époque où les valeurs défendues par M. BARRES, les valeurs nationales et traditionnelles éprouvées par l'usage, la mystique de l'enracinement, sont mises en contestation. L'inquiétude est à la mode. Le grand maître à penser de cette génération est A. Gide dont le message n'avait rencontré aucun écho avant 1914. Or, GIDE prétend rappeler aux hommes qu'ils sont libres. Il propose une vertu nouvelle: la sincérité, qui consiste simplement à s'accepter comme êtres libres, vertu iconoclaste puisque, excluant toute soumission aux valeurs établies, elle entraîne fatalement une rupture avec la morale sociale. Plus iconoclastes encore sont les Surréalistes pour qui SATAN est le symbole de la liberté. Ils commenceront à cette époque leur séries de manifestes et de gestes spectaculaires. Ils proposent, eux, une espèce de destruction systématique du monde, qui, désaccoutumant la conscience de ses catégories rationnelles, fera jaillir l'être vrai comme pure spontanéité.

SARTRE, philosophe de la liberté, va donc nous apparaître d'abord comme un penseur de l'Entre-Deux guerres, redécouvrant avec son époque cette extraordinaire puissance de contestation qu'il y a en l'homme: sa LIBERTE. Mais ses recherches se placent sur un autre plan. Il y a chez GIDE et les SURREALISTE une affirmation lyrique de la liberté, doublée d'une pétition de dégagement intégral des valeurs désormais contestées. On cherche en vain chez eux une réponse à cette question simple et pourtant primordiale: qu'est-ce que la liberté? Il est remarquable notamment que l'on trouve chez GIDE une préfiguration des thèmes sartriens et que c'est SARTRE qui paraît apporter une solution aux contradictions que GIDE fut incapable de réduire. C'est qu'il manquait à GIDE d'être philosophe.

SARTRE subit donc avec sa génération l'ascendant des grands lyriques de la liberté. Mais cette revendication généreuse, il faut la fonder sur une description de la condition humaine. Il faut, en outre, donner à la liberté cette justification indispensable qu'est l'efficacité. N'est-ce pas dévaloriser la liberté que de la ramener à la pure gratuité, comme GIDE, ou la réduire, comme les SURREALISTES, à une révolte purement spirituelle? En d'autres termes, SARTRE va se donner pour tâche de passer du dégagement de l'Entre-Deux guerres, à

l'engagement. Et dépassant l'affirmation lyrique de la liberté de l'homme, il s'attaquera d'abord à une élutidation: la liberté humaine doit avoir une puissance créatrice et efficace.

IL faut partir pour décrire la liberté sartrienne du postulat existentialiste: "*l'Existence précède l'Essence*". C'est-à-dire que SARTRE confère à l'existant un caractère de contingence, d'absolue gratuité. L'existant se donne d'abord comme dénué de toute signification, dépourvu de toute référence à un système quelconque de valeurs. Cette pure contingence concerne aussi bien le monde des choses que le monde de la conscience. L'ETRE est ce qu'il est: ramassé et réduit à lui-même. Cette révélation de l'être se fait dans l'expérience quotidienne par le biais de sensations émotives. L'univers de sensations que nous croyions accrochées à L'ETRE tout à coup s'affale piteusement: c'est la NAUSEE: "*Donc j'étais tout à l'heure, dit Roquentin, au jardin public. La racine du marronnier s'enfonçait dans la terre, juste au dessous de mon banc. Je ne me rappelais plus que c'était une racine. Les mots s'étaient évanouis, et, avec eux la signification des choses, leurs mode d'emploi, les faibles repères que les hommes ont tracés à leur surface... Et puis j'ai eu cette illumination. Ça m'a coupé le souffle. Jamais, avant ces derniers jours, je n'avais pressenti ce que voulait dire 'exister' [...] Et puis tout à coup c'était là, c'était clair comme le jour; l'existence s'était soudain dévoilée. Elle avait perdu son allure inoffensive de catégorie abstraite: c'était la tête même des choses, cette racine était pétrie dans l'existence. Ou plutôt la racine, les grilles du jardin, le banc, le gazon rare de la pelouse, tout ça c'était évanoui. La diversité des choses, leur individualité n'était plus qu'une apparence, un verni. Ce verni avait fondu; il restait des masses monstrueuses et molles, en désordre, nues, d'une effrayante et obscène nudité.*" (Sartre, 1990:181)

Or l'homme est aussi un existant; en tant que tel, il se révèle à lui-même aussi injustifié, superflu, absurde. C'est l'autre aspect de la nausée de Roquentin: après avoir découvert que les choses existent, il découvre que lui aussi existe: "*[...] nous étions nous, c'est-à-dire, les choses et moi, embarrassés de nous-mêmes; nous n'avions pas la moindre raison d'être là ni les uns ni les autres; chacun existant, confus, vaguement inquiet, se sentait de trop par rapport aux autres. De trop, c'était le seul rapport que je pusse établir entre ces arbres, ces grilles, ces cailloux et moi, veule, alanguie, obscène, digérant, balottant de mornes pensées - moi aussi j'étais de trop.*" (Sartre, 1990:183)

Ce deuxième volet de la nausée de Roquentin provoquée par l'absence de justification pose, en même temps, la liberté de la conscience au coeur du problème. Dès lors apparaît la portée considérable que SARTRE prête à la liberté humaine: si l'homme est l'existant qui existe en tant que rien, c'est l'être qui sera ce qu'il se fait, c'est-à-dire qui a à se faire. La liberté acquiert ainsi un pouvoir nouveau: l'homme sera ce qu'il se fait et ne saurait éluder cette responsabilité au profit d'une quelconque transcendance Dieu ou la Nature.

Le poids de cette responsabilité est d'autant plus lourd, que non seulement cet acte m'engage dans une image de moi-même dont je suis le seul créateur, mais en outre il engage l'humanité tout entière. En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être.

C'est alors que nous comprenons que la liberté est vécue d'abord comme une malédiction puisqu'elle s'éprouve dans le désespoir, c'est-à-dire dans l'impossibilité de se référer à un système quelconque de valeurs. En d'autres termes, je m'engage et j'engage

l'humanité dans la solitude. Mais la liberté s'éprouve aussi dans l'angoisse. L'angoisse c'est la prise de conscience de notre responsabilité illimitée. L'homme, dit SARTRE, qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être, mais encore celui qui, en même temps, choisit pour l'humanité entière, ne saurait, échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité. En d'autres termes, par mon acte, j'engage ce que je suis, j'engage l'humanité tout entière, et rien ne légitime à priori cette responsabilité. Nausée, désespoir, angoisse n'épuisent pourtant pas la malédiction attachée à la liberté humaine. Car la conscience est aussi être pour autrui. Le regard de l'autre a pour effet de nier ma liberté en me réduisant à l'état d'objet regardé; objet qu'autrui regarde et juge. J'ai alors honte de moi, du fait que ma liberté m'échappe pour devenir objet donné pour l'autre. La honte dit SARTRE c'est l'enfer. Par suite, l'enfer c'est les autres. Ce thème est fréquent dans les nouvelles ou le théâtre de SARTRE.

Dans l'Être et le Néant nous trouvons des phrases comme: "[...] *la honte [...] est honte devant quelqu'un*", ou encore, "*Je reconnais que je suis comme autrui me voit . [...] Ainsi la honte est honte de soi devant autrui*" (Sartre, 1970:265-266). Dans Huis Clos, Garcin s'exclame: "*Alors c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru... Vous vous rappelez: le soufre, le bûcher, le gril... Ah! qu'elle plaisanterie. Pas besoin de gril: l'enfer, c'est les autres*" (Sartre, 1988:93). En fait il ne faut pas séparer systématiquement la NAUSEE, l'ANGOISSE, ou la HONTE. Ce sont les trois phases théoriques de la prise de conscience; ce sont les trois modalités du malaise existentiel inséparable de la liberté: "[...] *l'homme, étant condamné à être libre, porte le poids du monde tout entier sur ses épaules: il est responsable du monde et de lui-même en tant que manière d'être*" (Sartre, 1970:612).

La liberté pourtant est l'unique source de grandeur humaine. Cette affirmation de SARTRE peut surprendre et prêter à équivoque après tout ce que nous venons de dire. D'une part la malédiction, d'autre part la grandeur. Ne retrouvons-nous pas l'opposition type de toute conception tragique de la vie? L'homme est grand en tant qu'il est maudit; en tant qu'il prend conscience de cette malédiction et se dresse contre elle en l'assumant. Ainsi font les héros de CAMUS. L'homme est grand en tant qu'il pousse à l'extrême les logiques de l'absurde: la grandeur c'est la révolte. MALRAUX place l'homme face à des forces obscures qui l'écrasent; il se dresse contre elles leur opposant la puissance du refus. Tel est l'humanisme tragique.

SARTRE s'oppose à cette conception de la grandeur. Après la tentative avortée de GIDE il va proposer un humanisme optimiste. La grandeur de l'homme chez SARTRE, c'est qu'il peut tout gagner à condition de fonder des valeurs concrètes. Ces dernières ne vivent qu'à partir de l'acte authentiquement libre qui restitue à la liberté, son efficacité positive, sa puissance de création. C'est ce que SARTRE appelle l'ENGAGEMENT, qui est engagement de moi dans le monde. Non en dehors du monde, non contre le monde, mais en pleine solidarité avec lui. Ici apparaît la notion de situation. Pour SARTRE, la liberté s'expérimente dans le relatif et doit s'affirmer dans le relatif. C'est-à-dire que la liberté s'éprouve en situation, et s'affirme en modifiant cette situation. Cet acte ne saurait prendre le caractère d'un absolu, puisque, être de projet, mon acte appelle un autre acte pour s'affirmer. La grandeur du héros sartrien est de vouloir son acte concret, c'est-à-dire de l'accepter par là, comme relatif: "[...] *l'acte est l'expression de la liberté.*" (Sartre, 1970:492). "*La liberté [...] contraint la réalité humaine à se faire, au lieu d'être*" (Sartre, 1970:495). "[...] *il n'y a de liberté qu'en situation*" (Sartre, 1970:517).

Mais la situation ne comporte pas son principe de dépassement, sa solution. La solution ne peut être qu'une option libre de l'homme. Chaque option authentique suppose une issue propre, et une issue ça s'invente. La théorie optimiste de Sartre impose le règne de l'humain par dessus le tragique d'un absolu.

Ainsi J.P. SARTRE, tout en restaurant l'optimisme, sauve la grandeur humaine. L'acte authentiquement libre ne saurait apporter une forme quelconque de salut, mais il impose des solutions héroïques qui sont la négation de notre condition tragique. L'acte libre s'impose dans la solitude mais il instaure un ordre solidaire:

“Du coup ma pure option ne m'élevait au dessus de personne: sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'oeuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-il? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et qui vaut n'importe qui” (Sartre, 1987).

BIBLIOGRAFIA

- Beigbeder M.** (1954): *André Gide*. Universitaires, Paris, Francia.
- Camus A.** (1967): *Théâtre, Récits, Nouvelles*. Nouvelle Revue Française, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Francia.
- Du Pessis Y.** (1958): *Le Surréalisme*. Presses Universitaires de France, 4^o ed. Paris, Francia.
- Gide A.** (1942): *Théâtre*. Gallimard, Paris, Francia.
- Gide A.** (1957): *Les Faux Monnayeurs*. Gallimard, Collection livre de poche, Paris, Francia.
- Gide A.** (1972): *Les Caves du Vatican*. Larousse Université, Paris, Francia.
- Malraux A.** (1957): *La Condition Humaine*. Gallimard, Collection livre de poche, Paris, Francia.
- Sartre J. P.** (1990): *La Nausée*. Gallimard Folio, Paris, Francia.
- Sartre J. P.** (1987): *Les Mots*. Gallimard Folio, Paris, Francia.
- Sartre J. P.** (1988): *Huis Clos*. Gallimard Folio, Paris, Francia.
- Sartre J. P.** (1970): *L'Être et le Néant*. Gallimard, Paris, Francia.